

Robert Nadon
La danse du monde

Robert Marteau

Volume 17, numéro 6 (102), novembre–décembre 1975

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30961ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Marteau, R. (1975). Robert Nadon : la danse du monde. *Liberté*, 17(6), 111–112.

Peinture

ROBERT NADON : LA DANSE DU MONDE

Comment un peintre par exploration peu à peu découvre et met en lumière l'univers qui le contient, c'est certainement l'attrait le plus vif pour celui qui regarde, et dans ce regard contracte les années. Sollicité un temps par une facture expressionniste, Robert Nadon a évolué ensuite vers une manière plus suave où le dessin se fondait davantage à la matière picturale, elle-même traitée en nuances et transparences pour faire affleurer un monde à la fois organique et abstrait, cellulaire souvent et dont les cellules s'aggloméraient en figures de plus en plus anthropomorphes.

Habité, hanté par le poème plastique comme révélateur de l'âme, Robert Nadon se livre depuis deux ans à l'hypnose du voyage intérieur, procédant par attente lente et rêvée, guet, cheminement attentif. Par l'attention soutenue il tente de concentrer et de centrer en soi-même les espaces multiples qu'il a pu parcourir soit en regardant soit en oeuvrant. Il faut le dire : il a regardé beaucoup tout ce qui se nomme peinture à travers les siècles. Il n'est pas de ceux qui nient l'oeuvre. Pour accéder à sa réalité, il ne marchandé pas, et s'engage entier et vif. Depuis deux années, il fonde sa recherche et sa prospection sur un autre médium que l'huile : le pastel. De nombreuses causes gouvernent cette phase. Entre autres, nous retiendrons que par sa pulvérulence le pastel s'apparente à la poudre veloutée des ailes de papillon et par cette qualité sert la dominante aérienne des ouvrages de Robert Nadon. Encore le pastel lui permet d'aborder plus rapidement que l'huile des contrées qu'il se défend de trop matérialiser, naturaliser ou, aussi bien, abstractiser. C'est ainsi qu'on le voit envahir d'une démarche abstraite la forme même

qu'il invite à naître, la tissant en quelque sorte dans la toile sans couture de la Création. Même au temps expressionniste, Robert Nadon affectionnait le visage. Il le peignait malmené par la souffrance, la douleur, l'angoisse de vivre et mourir. Peu à peu, comme se guérissant par l'oeuvre des phantasmes, se refusant en tant que proie aux peines et misères de l'existence, peu à peu, vérifiant que chacun n'a de lumière qu'en soi, il se tourne vers la quête et commence à capter sur le visage humain les instants d'éternité qui parfois l'illuminent et l'éveillent. C'est souvent le seul visage d'une femme qui vient, émerge, évident comme la planète ou l'étoile, incontestable, fleur innommée, anonyme dans la prairie. Ce n'est pas un portrait qui représente, mais c'est, rendue visible, la présence en chacun du présent. Enlevant les masques, il nous mène à découvrir le visage impollué que l'inconnaissance dérobe. L'intensité du silence, il la fait percevoir par les prismes qui décomposent la lumière et les faisceaux qui l'assemblent en couleurs.

Ce n'est pas en anthropocentrique, en subtil psychologue, ou en humaniste que Robert Nadon s'intéresse au visage : c'est parce que le visage est à la fois miroir et image, et à l'autre le mystère ouvert que rien n'épuisera même si la mort le détruit. En fait, c'est une façon de rappeler, de réaffirmer que la peinture d'Occident tient toute dans cet espace, lieu du regard. Qu'actuellement les regards s'en soient détournés ne fait que fortifier la marche vers l'amont. L'entreprise est difficile. Robert Nadon est ambitieux. Il propose à son prochain de se tenir debout, il aimerait le persuader qu'il peut s'envoler. Il déconnecte le geste de l'automatisme, le lie à l'onde, au développement du germe, à l'élan. Il retrouve la danse comme écriture d'un monde où nulle once de matière n'est privée de vie et de mouvement.

ROBERT MARTEAU